



Le maître de l'Hautil

Philippe Sarr

J'écris et me nourris de PS2, une psycho-transférine créée en 2010.

Tandis que je regagne mon studio parisien gonflé comme un canot de sauvetage martien, Hannah – Hannah Arendt – est sidérée par la quantité invraisemblable de coupures de journaux que je stocke dans mes placards, y compris ceux de l'entrée où je range d'ordinaire mes vêtements et autres effets personnels, dont des barbituriques. Il est vrai qu'il suffit de jeter un œil sous mes canapés ou dans ma salle de bain pour constater l'abandon autistique dans lequel je vis.

Ou plutôt dans lequel j'essaie et fais *semblant* de vivre.

– Ça va ? je demande.

Hannah ne répond pas.

Hannah et moi ne nous parlons quasiment plus.

Vexé, j'entreprends la relecture de mes carnets. Les plus récents d'entre eux mentionnent un certain mal-être, un ras-le-bol évident, la crainte d'une catastrophe écologique, des disputes avec des femmes et des hommes à l'existence fictive et imaginaire gravitant autour de mon axe romanesque, donc, dont Hannah, quarante-trois ans, artiste-peintre, mère de deux enfants, clitoridienne ! La concernant, les mêmes mots reviennent toujours : *Essai n°2*, un énorme vagin-monde, une mégapochette à pénis. Tout un lexique savamment entretenu qui laisse supposer le caractère quasi érotique de cette union sacrée. Je me rappelle avoir parcouru cinq cents kilomètres sous la pluie et la neige pour aller la retrouver dans ses Cévennes natales. Chez moi, la passion l'emporte toujours. Contrairement à Hannah qui passe pour une fille d'une extrême froideur.

Une intello. Un cerveau sur pattes !

Depuis la Récession, qui a vu l'Inde imposer au reste du monde sa conception de la vie et de l'univers, essentiellement basée sur des théories védiques, mes journées se décomposent comme suit : lever à huit heures (comme réveil je me sers

de la sonnerie de mon portable, une ballade très rock'n'roll composée par Hannah), petit déjeuner à base de café et de jus d'orange pressée accompagnés d'une tranche de cake aux raisins de chez Timmy, douche, revue de presse (y compris les grands quotidiens européens !). Puis je pars m'installer devant mon écran d'ordinateur et prends connaissance des nouvelles notes, quand il y en a. Ou bien je relis les anciennes. Je peux y consacrer la matinée entière, tout en répondant à une tante ou un oncle qui dit venir aux nouvelles, réclame des informations précises sur le diagnostic, voire un bilan exhaustif des *lésions*, demandes, certes, légitimes, mais qui masquent une profonde angoisse : quel mal terrible peut donc transformer un type comme moi, affable au possible, en une sorte de monstre fossile, hostile et glacial comme la mort !

Vexé, puis ragaillardi, puisque dans la foulée, je reçois un commentaire de Laure (une amie sinistrement virtuelle) à propos de *A scanner darkly*. Un commentaire qui me fait extrêmement chaud au cœur vu son positivisme effréné. Officiellement, Laure a fermé boutique elle aussi, comme beaucoup d'autres blogueurs depuis la migration qui a vu disparaître un grand nombre d'entre eux. Cette fois, Laure nous offre, comme pour concrétiser l'événement, une note à la fois magnifique et émouvante dans laquelle, avec moult détails, elle nous expose ses projets littéraires et aborde des sujets plus sensibles concernant, notamment, sa vie privée. Elle y raconte avoir trouvé chaussure à son pied (quelle étrange expression !). Se demande si cela durera un peu plus que les deux années à l'issue desquelles ça se désagrège habituellement. Aussi son site offre-t-il toujours la même page de présentation : un visage enfantin encadré de beaux et longs cheveux blonds qui emplit à moitié un ciel bleu azur où apparaît une nuée d'anges vaporeux armés d'arcs et de flèches.

J'ouvre la rubrique sparring-partner, là où il y a mon pseudo. Mon texte, celui que j'ai publié un mois plus tôt, y figure toujours en bonne place. Au point où j'en suis, me relire une fois encore ne peut pas me faire de mal, au contraire.

Joli cul a été largement commenté, y compris par des *externes* pas toujours en odeur de sainteté. Des *ton blog à un goût de chiottes* viennent compenser de façon très incisive le peu d'éloges reçus de quelques fidèles lecteurs, dont FOL et TAKEAWAY, que séduisent mon style tranchant et rentre-dedans ainsi que la qualité littéraire de mes textes. La pratique du renvoi d'ascenseur étant très répandue, je ne

manque pas une seule occasion de leur témoigner mon plus vif intérêt à chacune de leur sortie.

Je me résous à aller voir *A scanner darkly*. Mais avant, je vais faire un saut chez Arnaud et lui laisse le message suivant : *alors cette expo ?* que je valide en rentrant le code d'accès.

– Super. *Les petites culottes* a bien été accueilli par la critique ! répond Arnaud.

Le soir même, je suis convoqué chez le psy. Face à un aréopage de médecins, j'expose ma théorie dite du *troisième présent* appelé *Piste C* que j'ai aperçu en 1966 alors que je venais de me faire arracher une dent cariée sous penthotal de sodium. Cette substance m'a ouvert en grand la mémoire (anamnèse) : un *monde de paix et de beauté* où l'on peut à loisir croiser la belle Aphrodite ! Une harmonie palintrope aux origines sémites – l'Arcadie des Gréco-romains ! Pas celle où le Japon, l'Italie ou encore l'Allemagne ont vaincu les forces alliées et qu'une sorte de reprogrammeur a tôt fait de rectifier. Ou celle où Nixon a pris le dessus sur les factions de la paix : un monde de geôles, sombre et horriblement répressif. Mais des mondes où seule l'harmonie règne. Une invitation au Voyage, à entrer en contact avec cette *vaste entité pensante* qui ne fait qu'imiter soigneusement le monde que nous croyons percevoir tous les jours et qui ne fait donc que nous abuser, avec ces univers arrangés le long d'une sorte d'axe latéral, à angles droits par rapport au flot linéaire du temps... *Des mondes meilleurs, moins mauvais, donc plus justes...*

Il y a longtemps que j'ai compris ça. À moins d'adopter la posture du crabe, marcher de biais, opter pour l'oblique, la diagonale, ou bien le temps orthogonal, ou bien se comporter en casse-couilles, que pouvons nous faire d'autre ?

J'ai les miens, d'axes latéraux. Hannah en est. Tout comme Arnaud. L'espace en est tout plein. Rempli de mondes parallèles et uchroniques !

Si bien que la communication est devenue particulièrement difficile.

Mais là, quelque chose m'avait échappé. Ou quelque chose s'était échappé de moi. Ma capacité à raisonner ?

Mon cerveau était devenu un véritable organe à tiroirs, chaque tiroir étant parfaitement étanche et autonome depuis que l'on m'avait opéré de ce fichu abcès du cerveau. Un truc de la taille d'un testicule qui avait engagé mon pronostic vital.

– K. Dick ? C'est une blague !

On me la faisait souvent, celle-là.

– Eh bien non ! Interrogez mon chat Socrate mort depuis belle lurette ! Je sais, on appelle cela une *dénégation*. J'en fais une description savante et détaillée dans mon *Système intelligent vivant et agissant*, où l'un de mes personnages, le narrateur, s'exclame, avec un haut sens de la contradiction : *Dieu n'existe pas. Et puis je n'y crois pas !*

Invariablement, je répondais ça. Ce jour-là, j'ai donc envoyé chier Legendre, mon psy, comme on s'en va aux toilettes ! Gaillardement :

– T'es con, j'ai dit.

Et Hannah l'a mal pris. Hannah, c'était un peu ma casuistique. Alors, ma casuistique en a pris un coup dans l'aile !

– T'as décidé quoi pour demain mon trésor, je suis censée lui dire quoi, moi, à Legendre ?

– C'est comme tu voudras ma chérie. Comme tu voudras !

En six mois, mon taux de gamma GT a doublé, selon les statistiques du docteur Dubonheur. Mon foie aura raison de moi d'ici cinq à six mois. Une vie en raccourci si je persévère. Je suis d'accord. Pour vivre heureux, dans un monde comme le nôtre, à moins d'être résolument flanqué d'un groll absorbeur de stress, une variété de bactérie héliotrope aux vertus anxiolytiques, mieux vaut être pourvu d'un foie au top de ses capacités d'absorption et de nettoyage.

Pour autant, cela ne signifiait pas grand-chose. Débattre durant des heures sur *Le maître de l'Hautil*, dans des conditions optimales, me procurerait certes un vif plaisir. L'aspect psychologique du roman, ce qui, incontestablement faisait de l'œuvre un poids lourd de la littérature européenne, au même titre que *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe ne m'intéressait guère. J'en avais eu une lecture plutôt *moderniste*, donc dépourvue de toute vaine tentative d'en réduire les personnages à leur seul substrat psychique. En revanche, ce qui m'avait paru véritablement novateur c'était cette idée extrême de mobilité, cette capacité à investir de nouveaux lieux, fussent-ils imaginaires. En cela, et au-delà de la comparaison faite avec l'antique *Odyssée*, j'y décelais certaines analogies avec Kerouac, la même tentation irrépressible de prendre le large, si vous voulez, clef de voûte de toute œuvre en général et vraisemblablement de bon nombre de romans contemporains.

Me direz-vous, la littérature voyageuse dans tout ça ? Je m'en méfiais comme de la peste. Ou alors toute littérature est *voyageuse* !

Mon psy m'a appelé le lendemain. J'étais en train d'écouter un morceau des Queens. *Something to love*. Il m'en voulait à mort pour mes activités d'auteur de romans pornos qu'il jugeait nuls, dangereux et indignes de l'écrivain talentueux que j'avais été.

Pourtant, je l'avais surpris plus d'une fois fouillant dans mes poubelles, où j'avais pris pour habitude de me délester de mes brouillons avant qu'ils ne recouvrent entièrement la moquette de ma chambre tels de gigantesques insectes.

Cette fois, Legendre n'a pas insisté. Aussi l'ai-je convaincu, arguments à l'appui, que porno ou pas, c'était d'abord et avant tout de la littérature.

– Vois mon style, merde ! Fluide, aérien ! Asimov ? Tu parles !

– Ouais, ton style ! Beaucoup de frime ! Un véritable fatras !

– De la passion, je rectifiais.

– Un joyeux bordel ! Tout comme l'endroit où tu vis !

Quoi qu'il en soit, Legendre, comme tous ceux dont j'étais devenu la cible depuis que j'avais avoué mes penchants pour Hannah et son philosophe de mari, passaient leur temps à se contredire, se contentant de vivre dans leur petite bulle aristotélicienne comme des lapins cloîtrés dans leurs cages, et pouvant devenir franchement mauvais dès lors qu'on essayait de les ouvrir à autre chose que ce pour quoi ils avaient été conditionnés.

Mais moi, j'étais resté le même. Un fauve en liberté.

Il commençait à faire nuit. Notre Dame ressemblait à un pitbull assis sur son derrière. Une lumière étrange, un mélange de bleu et de doré, des volutes de fumée en provenance d'un feu de joie ou quelque chose comme ça, inoculaient l'espace. J'avais la dalle, mal aux fesses à force d'être assis. Et envie de baiser.

Le PS2 et ses vertus aphrodisiaques !

Quand des femmes d'un certain âge se sont arrêtées devant ma fenêtre.

– Cinquante euros la pipe, ça te tente ? a fait la plus petite des deux.

– Je sais pas, j'ai dit, abasourdi.

J'ai de nouveau regardé par la fenêtre. Les deux femmes étaient toujours là, plus aguichantes que jamais.

– Cinquante euros, c'est pas cher payé, tu sais, vu le contexte !

Les deux femmes se sont marrées.

– Bouge pas, a fait l'une d'elles en voyant mon air ahuri. On s'occupe de tout.

La petite Laure va régler ça !

– Laure, j'ai fait, étonné.

On a fixé la barre très haut : deux à trois fois par jour. De quoi décourager leur projet. La trentaine passée, Laure traversait une grave dépression qui allait lui coûter la vie.

Je connaissais ma vraie valeur, avais une conscience aiguë de mes forces et de mes faiblesses, lesquelles, très honnêtement, surpassaient de loin les premières et dans des proportions considérables.

– Alors, t'as bientôt fini ? m'a tancé Hannah.

– Non, j'ai dit. Et cesse de m'appeler comme ça !

J'ai sorti mon manuscrit. Petit, de taille, mais râblé ! J'avais trouvé un moyen d'en réduire le format. D'où ces incessants découpages, et ces bandelettes de papier qui jonchaient le parquet de ma chambre, les jours où j'étais particulièrement inspiré et où je pouvais descendre des dizaines de pages, voire plus. Je suis retourné dans le salon. Hannah discutait avec Nadia, une amie, lui posait des questions indiscretes sur son anatomie. Un problème d'utérus antéversé.

– Je l'ai relu y'a pas longtemps, j'ai dit tout en lui tendant le paquet de feuilles non reliées d'une main ferme. Je l'ai beaucoup retravaillé. J'ai élagué, supprimé les passages les plus obscurs, ceux qui t'arrachent des cris d'orfraie tellement tu comprends rien à ce qu'ils racontent. Mais j'ai laissé le reste, toutes ces voix qui s'expriment... C'est carrément révolutionnaire !

– Oui, euh... *Révolutionnaire*, tu dis ?

– Oui, c'est ça, ma biche.

Au réveil, j'ai fait comme m'avait dit Hannah.

– T'es mon esclave préféré, m'a-t-elle dit avant de s'engouffrer dans le taxi.

– C'est ça, j'ai répondu.

Le lendemain, au bout de la onzième sonnerie, j'ai renoncé, ai ouvert le frigo, une marque américaine avec distributeur de glaçons, et en ai sorti une bouteille de whisky tout en imaginant la scène. (Je me montais souvent des films comme ça, ne sachant jamais s'il s'agissait d'une sorte de peur ancestrale de voir mourir des gens

que je connaissais ou d'un simple fantasme !). Au bout d'une heure et demie, j'ai quand même rappelé. On ne savait jamais par les temps qui couraient.

– Allô ?

– Ah, hum, euh... OUI ! OH OUI ! LÀ... TU Y ES !

– Bon. Tu préfères sans doute que je rappelle !

– Ça marche ! OH OUI... OUUIIII !

Je n'étais pas dupe. Hannah prisait ce genre de petits jeux plus puérils qu'érotiques. J'ai donc raccroché et je suis allé me procurer deux bouquins à la bibliothèque : *De la littérature* de Staël et *L'art contemporain* de Catherine Millet. J'ai tenu deux autres heures comme ça puis, n'en pouvant plus, j'ai rappelé.

– Si Dieu existe, ai-je demandé, pourrait-il créer, en sa toute puissance, un fossé tel qu'il ne pourrait lui-même le franchir ?

– Hein ?

Puis d'une voix mielleuse :

– Tu sais, j'essaie pas de... comment dire... il s'agit pas d'un plan bidon ou grotesque, histoire de te faire *prendre des érables pour des saules pleureurs* (j'avais trouvé cette phrase sur le site d'une astrologue québécoise ; le Québec avait toujours été une terre d'accueil pour moi, à l'époque où l'Amérique n'était qu'une immense geôle à ciel ouvert).

– C'est pas un plan cul, si tu préfères...

Mon nez s'est brusquement allongé d'une vingtaine de centimètres au moins.

– ...genre cinoche !

Tous les prétextes d'usage à la con, derrière lesquels se dissimulent certains pour avancer masquer et tromper ainsi leur proie !

– Je suis sincère dans ma démarche...

– Euh... hein... c'est-à-dire ?

Sur une feuille, j'ai écrit :

Systeme intelligent vivant et agissant ! Roman de S-F sur fond de mysticisme.
Idée à creuser !

Le jour se levait. Un peu de rouge encornait tout le ciel, sur la gauche. Là où il y avait les deux ormes géants.

Une fois encore, j'avais tenu jusqu'à l'aube.

– Putain, j'ai fait en me réveillant. Quel cauchemar de merde !

– Les écrivains sont des menteurs, tu le sais, a fait une voix. Des tricheurs et des bonimenteurs.

Pourquoi est-ce que j'écris ?

– Je ne sais pas, ai-je dit, conscient de ma profonde mauvaise foi.

J'ai attrapé un *Mon chéri*.

– Tu trouves cela ridicule ! ai-je repris tout en ôtant la fine pellicule rouge.

– Mais non, pourquoi penses-tu cela, Hannah ? Pourquoi ?

Hannah a quitté sa chaise en prenant des airs de diva. Cette femme savait y faire avec les hommes, malgré ses activités d'intello (je sais, ça va en choquer plus d'un !). Elle les attirait, les laissait s'approcher d'elle – une petite main aux fesses ne la choquait pas plus que ça, loin s'en fallait – mais au moment le plus crucial, stop, elle vous rembarrait, certes avec le sourire, dans le genre désolé je ne *peux pas* ou je ne *veux pas* aller plus loin.

– Chacun ses limites, disait-elle, plantant ses yeux de louve dans les vôtres.

Les siennes ? Repoussées au-delà de ce qu'aucun de nous avait su faire.

Tous sexes confondus !

J'ai flingué mon modèle, je l'ai zigouillé parce qu'il me faisait trop d'ombre. Je l'ai fracassé à grands coups de pompe et de massue. Une phrase lue dans *Essais critiques* me revient sans cesse, dans laquelle l'auteur de *Finnegans Wake* déclare la guerre à la *commercialisation*, fixe les critères du bon écrivain : pas d'*enthousiasme excessif*, pas trop d'*insinuations habiles*, beaucoup de *haine* !

Ce dernier mot retient particulièrement mon attention.

– Et maintenant ?

– Maintenant ? Je vous emmerde !

Ridicule, c'est ainsi que je m'étais senti la première fois que j'avais vu Hannah chez elle, à Boston, dans son appartement, en train de faire des haltères. Des tablettes

de chocolat comme je n'en avais jamais possédé. Un corps tout en muscles saillants digne d'une divinité grecque !

Ce n'était plus le cas. Son corps avait retrouvé des proportions plus humaines, même si l'on devinait sous l'étoffe légère de son chemisier mauve les restes d'une musculature puissante et généreuse. Sous ses pantalons, son string laissait entrevoir des fessiers d'une rare fermeté. Des courbes d'une étonnante grâce !

L'air était très doux. De jeunes filles aux corps superbes vêtues de shorts et de tee-shirts se rendaient à la fac en courant. À cet endroit, la circulation automobile était dense. Nous avons longé deux garages Renault et Toyota, traversé l'avenue principale et obliqué sur notre droite. À une centaine de mètres de nous se dressait l'entrée monumentale.

– Eh, pas besoin de faire semblant de courir, m'a dit Hannah en se marrant.

Le centre avait été rénové un an plus tôt, le nombre de boutiques doublé et celles-ci réparties sur trois étages au lieu de deux, comme dans *Les clans de la Lune Alpha*. Au milieu, un gigantesque dôme en verre laissait filtrer la lumière du jour. Désormais, quelque chose de paisible et de mystérieux s'en dégagait. De très beau et de très gracieux.

– Là, j'ai dit.

On a avancé. L'entrée du centre coïncidait avec celle d'une bibliothèque aux murs flanqués de larges et profonds impacts de balles datant du 11 septembre. Notre monde se désagrège, j'ai pensé. Rongé par ses foutus grolls !

– Pouah, ça pue ici, a fait Hannah.

Elle a hésité puis s'y est engouffrée. Nous avons descendu quelques marches. Des livres s'amoncelaient, disposés en plusieurs piles sur une table, certains littéralement déchiquetés. Devant, un homme d'une quarantaine d'années à la peau très brune dédicait des ouvrages. Celui qui allait devenir le premier président américain noir ! Un certain Barack Obama.

J'ai refoulé Hannah sur le côté. Cette dernière a poussé un cri, s'est retournée – sans le faire exprès j'avais arraché la sangle de l'une de ses chaussures. Intrigué, j'ai emprunté un escalator et, parvenu en bas, me suis dirigé péniblement vers un marchand de journaux. C'est alors qu'Hannah m'a appelé. Elle m'avait suivi jusque-là, blanche comme un linge.

– Qu'est-il arrivé ? m'a-t-elle questionné. Que s'est-il passé ?

– Je ne sais pas, ai-je dit. Ça ne t’arrive donc jamais de t’angoisser comme ça, pour rien ? J’ai eu comme une vision, voilà tout !

– Qu’est-ce que ça peut être con un écrivain, a-t-elle fait.

– Tu sais de quoi tu parles !

Dépités, nous sommes allés prendre un café. Tandis que je réfléchissais au dernier chapitre de *SIVA*, Hannah bavardait avec un vieil homme qui était venu s’asseoir près de nous.

Une fois rentré, j’ai commencé à prendre quelques notes sur mon carnet.

Trois fois, je me suis relu :

Batty ? Ne maîtrise pas ses émotions... un tueur en puissance, donc !

J’ai commencé à délirer, à me débattre dans des zones marécageuses. La fatigue, l’effort d’une réflexion dense et ardue, un lien pas évident du tout entre un auteur de S-F américain qui considérait sa vie comme un songe et un philosophe de l’absurde pour qui l’homme était condamné à d’inutiles révoltes, plus cette chaleur caniculaire, ça n’avait pas été simple, niveau argumentaire.

J’ai failli tomber en heurtant une chaise. Hannah a juste eu le temps de me saisir par la manche de mon blouson au moment où je perdais l’équilibre.

– Ouh là là !

– Oui, comme tu dis !

Il faisait de plus en plus chaud. J’en crèverais. Pas de clim. Je suis à grosses gouttes.

– Tu viens au buffet du maire ?

– Oui, j’ai marmonné.

Je lui ai emboîté le pas. On a traversé de longues et sombres coursives dans les sous-sols. La médiathèque, construite sur un pont suspendu qui surplombait la ville, me faisait penser au *Bateau ivre* de Rimbaud. Bientôt, on s’est retrouvés dans une autre grande salle toute capitonnée à -2. Des gens en costard-cravate discutaient une coupe de champagne à la main.

Il flottait dans les parages une étrange odeur de brûlé.

Je suis allé directement me servir au bar. Puis j’ai retrouvé mon ange gardien, une cigarette à la main.

– Tu es au courant, tu sais que la médiathèque a été construite sur une ancienne poudrière ! En fait un ancien chai à cognac, a fait Hannah.

– Non !

Il y a eu une explosion énorme. Tout le monde s'est mis à courir dans tous les sens. Dehors, des tonneaux voltigeaient au hasard, en proie aux flammes. Le fleuve était en feu. Et moi ? Je brûlais littéralement de désir pour Hannah dont je devinais les courbes magnifiques.

Cette fois, le PS2 n'y était pour rien.

Les hindouistes appellent ça le retour du karma !